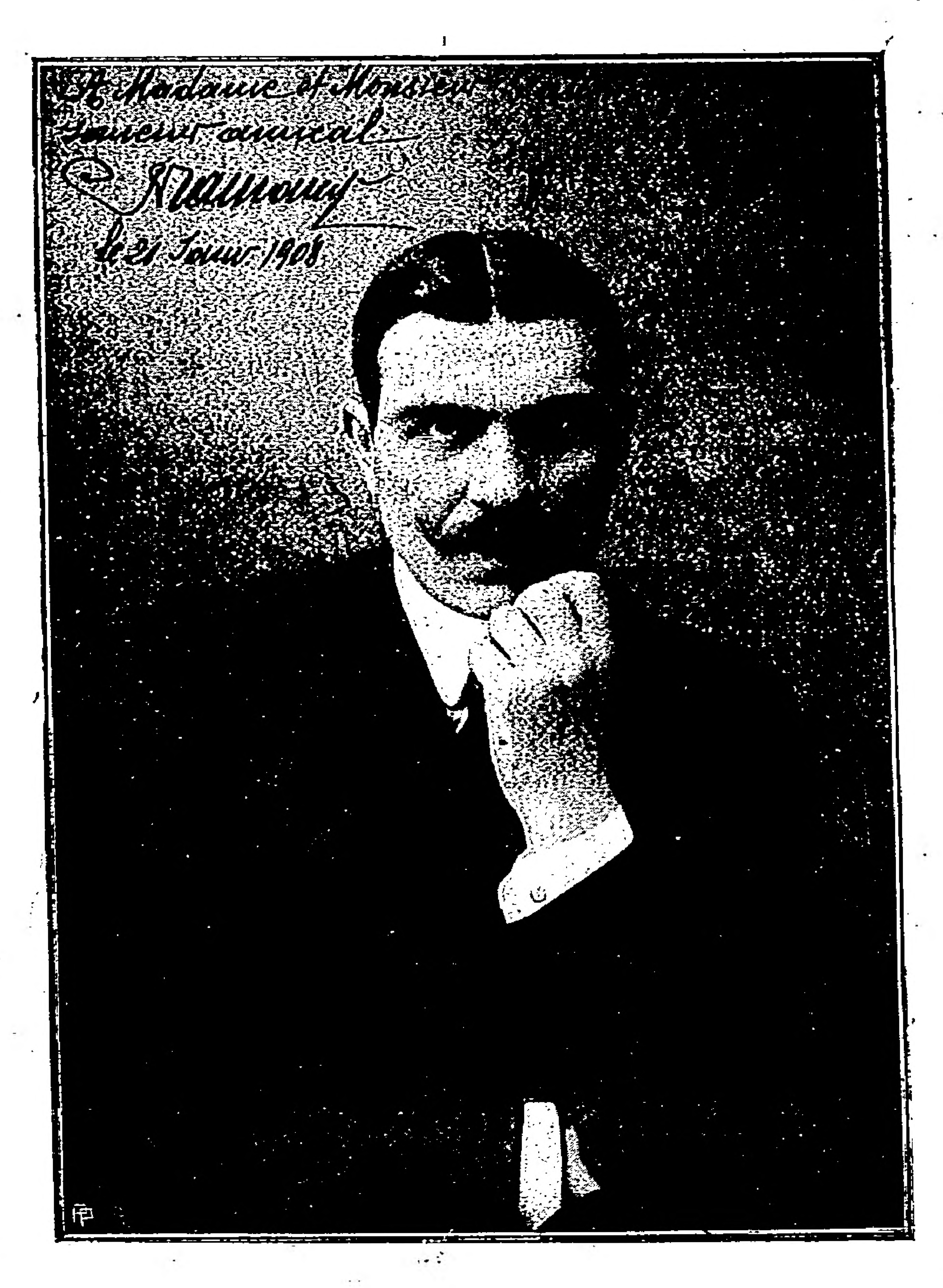
DOUZIÈME ANNÉE. — N° 266 1er FEVRIER 1908 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

M. PÉRICLÈS DIAMANDI, calculateur et physionomiste

La grande presse a déjà constaté le succès de la séance de calcul mental que M. Diamandi, devant un public d'amateurs de sciences psychiques, de médecins et de journalistes, a bien voulu donner, le 22 janvier, dans nos bureaux.



M. Diamandi sera demain aussi célèbre qu'Inaudi. A vrai dire, il l'était déjà autant, dans le monde savant. Ses étonnantes facultés ont, en effet, comme celles d'Inaudi, attiré l'attention des Académies. C'est ainsi, par exemple, qu'il fut, en 1893, présenté par M. Joseph Bertrand à l'Académie des sciences qui nomma une commission, composée notamment de MM. Charcot, Appell, Darboux, Poincaré, pour l'examiner. M. Charcot, à la suite de cet examen, publia sur M. Diamandi une substantielle étude dans la *Revue Philosophique* (juin 1893).

Plus tard, M. Alfred Binet, directeur-adjoint du Laboratoire de psychologie physiologique des Hautes-Etudes à la Sorbonne, reprit et compléta le travail de M. Charcot, dans un ouvrage, qui parut à la librairie Hachette, sous ce titre : *Psychologie des grands Calculateurs*.

M. Périclès Diamandi est né à Pylaros, dans les Iles Ioniennes, en 1868. Il appartient à une famille de commerçants en grains. En 1884, ses études achevées, son père le chargea de la comptabilité de sa maison. C'est alors qu'il se découvrit, pour le calcul mental, ces dispositions qu'il a développées ensuite par un incessant entraînement.

Ces dispositions pour le calcul mental ne sont

cependant pas ce qui constitue la véritable originalité de M. Diamandi. Elles ne sont que l'une des conséquences de la faculté prodigieuse dont la nature l'a doué et qui consiste en une mémoire visuelle, dont il ne semble pas qu'il y ait d'autre exemple dans les annales de la psychologie. C'est, du reste, ce que montrera clairement le compte rendu des expériences qu'il a effectuées devant nos yeux.

⁂

M. Diamandi nous a exposé, d'abord, en une courte conférence, ce qui se passe en son cerveau. Il ne peut faire les calculs qu'on lui propose que lorsqu'il a vu les chiffres écrits. Ces chiffres se *clichent*, en quelque sorte, sur une sorte de plaque photographique intérieure et y demeurent fixés jusqu'à ce que, par un effort de volonté, ils les obligent à s'effacer. Lorsqu'au lieu de *voir* les chiffres, il les *entend*, il doit, avant de commencer les calculs proposés, opérer une sorte de transposition de l'image auditive en image visuelle. Ce travail mental s'opère avec une grande rapidité. Si rapide qu'il soit, il retarde cependant le calcul proposé. M. Diamandi demande donc que, de préférence, on inscrive, sur une feuille de papier ou sur un tableau noir, les nombres sur lesquels porteront les expériences.

Ces explications, et quelques autres moins essentielles, sont formulées avec une grande clarté et sans pédanterie. M. Diamandi, qui parle sept langues, s'exprime en un français très sûr. Il conquiert immédiatement les sympathies par la simplicité de ses manières et un je ne sais quoi, fait de bonne grâce, qui émane de toute sa personne.

La première expérience à laquelle il procède est celle-ci. Il prie l'un des assistants d'inscrire au tableau noir cinq nombres de cinq chiffres, dans l'ordre suivant :

4 9 3 5 7
8 0 2 4 6
9 5 3 1 4
2 7 6 9 5
7 6 2 3 2

Il les regarde pendant un court instant, vingt ou trente secondes à peine ; puis, de souvenir, il les récapitule, à volonté, de bas en haut, de haut en bas, de gauche à droite, de droite à gauche, en diagonale, ou dans tel autre sens que l'on désire. On a vraiment la sensation que ces chiffres se sont photographiés dans sa mémoire, et qu'il les lit, en lui-même, avec la même facilité qu'il les lisait au tableau noir.

Il explique d'ailleurs que c'est ainsi que les choses se passent, en ajoutant toutefois qu'il voit intérieurement les chiffres en noir si on les a écrits en blanc, et en blanc si on les a écrits en noir.

Une deuxième opération consiste en ceci. On lui propose de calculer le nombre de mois, de jours, d'heures et de secondes, que comprend, par exemple, une période de 117 années.

On écrit le nombre 117. Il le regarde, se retourne, puis il dicte le premier résultat. Ce résultat inscrit, il le regarde, se retourne de nouveau, et dicte le second. Et ainsi de suite...

On vérifie. Tous les totaux sont exacts. M. Diamandi a même compté les années bissextiles.

Autre expérience. On lui propose un nombre de quinze chiffres à multiplier par un nombre de quatre chiffres. Comme pour les calculs précédents, il regarde un instant les nombres inscrits, puis se retourne et réfléchit. Au bout d'une demi minute environ, il dicte le résultat.

En procédant de la même manière, il met à peu près deux minutes pour extraire la racine carrée d'un nombre de dix chiffres.

Il a mis trois minutes pour trouver la racine cubique du nombre : 14,760,213,677.

Toutes ces opérations, et d'autres encore, étaient inscrites au tableau, au fur et à mesure qu'il les effectuait. Il y en avait dans tous les coins.

On suspendit alors la séance pour passer les rafraîchissements et faire un peu de musique. Pendant cet intermède, qui dura une demi-heure, M. Diamandi s'entretint avec les assistants et son attention fut, de toutes les manières, distraite pendant ce laps de temps.

Aucun des chiffres, tracés à la craie sur le tableau, n'était pourtant effacé de son souvenir.

A la reprise de la séance, il les récapitula, de mémoire, d'abord dans leur ordre naturel, ensuite dans l'ordre contraire, sans hésitation, sans erreur, et avec une rapidité telle qu'on pouvait à peine le suivre et qu'à plusieurs reprises on dut le prier de répéter, tant son œil intérieur devançait notre regard normal.

On voit maintenant ce que je voulais dire tout à l'heure en affirmant que la faculté du calcul mental ne constituait pas l'originalité propre de M. Diamandi.

C'est ce qui le différencie d'Inaudi.

Si on demande à M. Diamandi de se rappeler des chiffres, il se les rappelle instantanément, sans effort; si on lui demande, au contraire, d'opérer divers calculs sur ces chiffres, il lui faut un temps, très court, il est vrai, mais néanmoins très appréciable, pour trouver les résultats.

Avec Inaudi, c'est le phénomène inverse qu'on observe :

Inaudi fait presque instantanément, sur la simple *audition* des chiffres proposés, les calculs qu'on lui demande; mais, si, après un certain temps, on le prie de récapituler de mémoire, il n'y parvient qu'après un temps de réflexion, et il n'y parvient que pour des séries de chiffres assez limitées.

M. Alfred Binet a fait, à ce sujet, une constatation intéressante.

Il a constaté que, pour apprendre un tableau carré de 25 chiffres, il faut seulement 36 secondes à M. Diamandi, tandis qu'il en faut 96 à Inaudi.

De cette simple remarque, et d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer, il résulte donc que ces deux calculateurs sont d'un type très différent. M. Binet dit d'Inaudi qu'il est un calculateur du type auditif et de M. Diamandi qu'il est un calculateur du type visuel.

La classification n'est juste qu'en apparence. Ce qui distingue ces deux sujets exceptionnels, ce n'est pas seulement, en effet, qu'il suffit à l'un d'*entendre*, tandis que l'autre a besoin de *voir*. Cette distinction, à mon sens, n'est que superficielle. La différence profonde est ailleurs.

M. Inaudi est un calculateur-né. Il opère par des procédés qui nous échappent et qu'il est incapable d'expliquer, qu'en fait il n'a jamais expliqués. La faculté dont il est doué se limite à des opérations arithmétiques. Il n'est que calculateur. Il est de la famille de ces calculateurs prodiges, à peu près ignorants ou illettrés, dont l'histoire a gardé les noms, et qui, en dehors de leur don spécial, étaient à peu près inaptes à tout travail intellectuel.

Tel Thomas Fuller, le calculateur nègre, esclave en Virginie, qui mourut, à l'âge de quatre-vingt-six ans, sans avoir jamais su ni lire, ni écrire; tel, Jedebiah Buxton, né en 1702, à Emelton, près de Chesterfield, en Angleterre, mort en 1762, qui, bien que fils d'un maître d'école, ne sut jamais même griffonner son nom; tel encore Mangiamele, petit pâtre sicilien, qui fut exhibé à Paris, vers 1836, et qu'Arago présenta à l'Académie des sciences; tel enfin, Henri Mondeux, sur lequel existe un rapport de M. Cauchy, et dont, en dehors des chiffres, la mémoire était si rebelle, qu'il pouvait à peine retenir les noms des lieux et des personnes.

M. Diamandi est d'une toute autre famille. Il n'est pas un calculateur-né. Il n'est calculateur, en quelque sorte, que par accident. Le calcul mental n'est pour lui qu'une application de la faculté, beaucoup moins particulière, dont il est doué : son extraordinaire mémoire visuelle.

S'il ne s'est guère servi, jusqu'en ces dernières années, de cette mémoire visuelle que pour s'entraîner au calcul mental, c'est que, pendant longtemps, il a subi une sorte de suggestion.

Ayant lu un jour, par hasard, quand il était le comptable de son père, le compte rendu d'une séance d'Inaudi, il fut pris d'une sorte d'émulation. Et l'idée d'égaler Inaudi le hanta pendant longtemps.

Si, au lieu du compte rendu d'une séance d'Inaudi, M. Diamandi avait lu, à cette époque, le compte rendu, par exemple, des expériences de M. Eugène Ledos sur la physionomie humaine, il est probable qu'au lieu de songer à utiliser sa mémoire visuelle pour la solution des problèmes d'arithmétique, il eût songé à l'utiliser pour l'étude des caractères d'après les visages.

Cela est si vrai, d'ailleurs, que, peu à peu, M. Diamandi dissipa la suggestion et prit conscience de son véritable don. Il comprit, en l'analysant, qu'il pouvait l'appliquer à toute autre chose qu'au calcul mental, et c'est précisément à des recherches physiognomoniques qu'il tenta de se livrer d'abord.

Il y réussit à merveille. Et toutes les personnes qui, l'autre soir, à l'issue de la séance de calcul instantané, voulurent bien l'interroger, se déclarèrent absolument stupéfaites des révélations qu'il leur fit sur les plus secrètes inclinations de leur âme.

⁂

Comment procède-t-il? Il me l'a expliqué lui-même.

« — Durant mes dix ans de voyage à travers le monde, m'a-t-il dit, j'ai eu l'occasion d'observer des visages de toutes catégories. Il s'est formé ainsi, dans mon cerveau, une sorte de musée cinémato graphique, s'étendant sur une diversité incalculable de types. Lorsque j'étudie un visage, son image évoque toutes les images correspondantes, lesquelles se dégagent comme d'un ensemble et apparaissent devant moi; je n'ai plus qu'à comparer. Je sais que telle ride, tel pli des lèvres, telle expression des yeux, telle forme du nez, sont la marque de telle ou telle disposition psychologique, le stigmate de telle ou telle manière de penser ou de sentir. A la vérité, j'ai dû tâtonner longtemps et, pour certains traits de caractère, je tâtonne encore. Mais, en somme, si je ne suis pas parvenu, pour la traduction des physionomies, à la précision absolue des opérations mathématiques, je suis arrivé à une précision relative, que je m'efforcerai d'augmenter de plus en plus par des observations nouvelles, mais qui, déjà, ne me paraît point négligeable. »

On voit, par là, que les méthodes physiognomoniques de M. Diamandi diffèrent totalement de celles des physiognomonistes les plus célèbres, de Mlle Génia Lioubow, l'auteur de *Les Visages et les Ames*, notamment.

Génia Lioubow, pour définir le caractère, emploie en somme, la méthode de Lavater, qu'elle a d'ailleurs perfectionnée. Elle rapproche les visages humains des types animaux. D'après elle, chaque homme a les tendances qui correspondent aux instincts de l'animal dont, plus ou moins, il reproduit le type. Mais il est rare qu'un visage humain ne rappelle qu'un seul type animal. De là, des combinaisons, parfois très complexes.

On peut discuter les principes d'une telle science. Il n'est pas douteux cependant que, d'après ces principes, Génia Lioubow a *déduit* des portraits de contemporains dont l'exactitude psychologique est indéniable...

M. Diamandi n'ayant encore publié aucun des résultats de ses études sur la physionomie humaine, il est impossible de vérifier si sa méthode est supérieure à celle de Génia Lioubow.

Mais il apparaît, dès maintenant, qu'elle repose sur une base solide, puisqu'elle se fonde uniquement sur l'observation. Chacun de nous, sans y apporter une attention particulière, a pu constater combien les personnes qui se ressemblent physiquement se ressemblent parfois moralement; mais nos constatations n'ont porté que sur des exemples restreints. Supposons qu'au lieu de comparer deux ou trois personnes entre elles, nous ayons emmagasiné, dans notre mémoire, plusieurs centaines de visages du même type, dont les clichés se représenteraient à nous à volonté : il est certain que nous pourrions établir d'une manière infiniment plus stricte les correspondances entre les traits du caractère et ceux des physionomies.

Or, c'est cette collection innombrable de clichés photographiques que possède M. Diamandi et qu'il peut faire apparaître, instantanément, sur l'écran de sa vision intérieure...

⁂

Mais ce n'est là qu'une seconde application de la mémoire visuelle. On pourrait en imaginer d'autres. Le champ est illimité.

Ce que j'ai voulu montrer surtout, c'est la différence fondamentale qui sépare M. Diamandi d'Inaudi et prouver ainsi que la distinction, proposée par M. Binet, qui dit du premier, qu'il est un calculateur du type visuel, et du second, qu'il est un calculateur du type auditif, ne correspond pas à la réalité des faits. Elle ne serait exacte que si M. Diamandi, comme Inaudi, n'était et ne pouvait être, avec la faculté dont il est doué, que calculateur et uniquement calculateur...

Mais la confusion qu'a faite M. Binet se comprend aisément. Elle tient d'abord à la confusion que faisait lui-même M. Diamandi, au moment où il fut examiné par le savant directeur du Laboratoire de Psychologie à la Sorbonne. Elle tient aussi à ce fait que M. Binet a pris pour des phénomènes de calcul instantané des phénomènes qui n'en avaient que l'apparence.

Je m'explique.

Au cours de la séance qu'il a donnée à l'*Echo du Merveilleux*, M. Diamandi a fait une expérience, dont je n'ai pas encore parlé, et qui est la suivante:

On lui donne une date quelconque — 20 avril 1866 par exemple — et, immédiatement, il répond : « C'était un vendredi. »

Trente, quarante personnes, à la suite les unes des autres, peuvent jeter ainsi une date au hasard. Sans se tromper, instantanément, M. Diamandi répond : « C'est tel jour de la semaine. »

Inaudi répondait à de pareilles questions avec la même promptitude et la même exactitude ; mais Inaudi, qui n'est pas doué de mémoire visuelle, pour obtenir ce résultat, faisait un calcul, et, par analogie, M. Alfred Binet a cru, sans nul doute, que M. Diamandi effectuait, lui aussi, une opération arithmétique. Il n'en est rien.

Pour obtenir les solutions dont il s'agit, voici, en effet, comment procède M. Diamandi.

Il a imaginé un tableau sur lequel sont inscrits circulairement les millésimes des cent dernières années. Sur ce tableau tourne une sorte de grille qui porte les noms des mois et des jours de la semaine. Il n'y a, pour savoir le jour de telle date donnée, qu'à juxtaposer, en faisant virer la grille, le nom du mois avec le millésime de l'année visée. Le nom du jour demandé apparaît automatiquement.

Ce petit appareil, très ingénieux, est dans le commerce. M. Diamandi l'a même réalisé sous forme de carte postale. Et chacun peut, avec la même rapidité que lui-même, répondre, en s'aidant de ce petit appareil, aux questions du genre de celles dont nous nous occupons.

Seulement, M. Diamandi, lui, n'a pas besoin d'avoir l'appareil sous les yeux. Cet appareil est gravé dans sa mémoire, sur cette sorte d'écran intérieur dont nous parlions tout à l'heure. M. Diamandi fait mentalement tourner la grille et il a le jour demandé.

Donc, nul calcul en cette affaire : simple application encore de la mémoire visuelle...

⁂

Mais cet article s'allonge démesurément. Il est temps de conclure.

La conclusion, c'est que M. Diamandi apparaît, contrairement à ce qu'ont cru les savants qui l'ont étudié, avec une physionomie à part dans la série des calculateurs célèbres — si à part, même, qu'il y semble aussi déplacé que le fameux artilleur qui faisait l'exercice au milieu d'un régiment de dragons. Il faut créer pour lui, dans la classification des « phénomènes » psychologiques, une catégorie nouvelle.

Il n'y restera pas seul longtemps, car c'est là encore une particularité de la faculté dont il est doué, qu'elle peut s'acquérir avec de la patience et de la volonté.

Prenez un enfant, le plus fort en mathématiques que vous pourrez trouver, et tentez d'en faire un Inaudi. Vous n'y parviendrez point. Le don du calcul mental instantané ne s'acquiert point. Il est en quelque sorte congénital.

Prenez, au contraire, un enfant intelligent, doué d'une bonne mémoire d'écolier. Habituez-le, par un entraînement approprié, à photographier dans son souvenir les formes, les contours, les couleurs des choses. Vous réussirez plus ou moins ; vous n'échouerez jamais complètement.

La mémoire visuelle existe, en chacun de nous. On peut donc la développer.

Cette mémoire ainsi développée, enseignez à l'enfant à en faire l'application à l'arithmétique. Vous n'obtiendrez peut-être pas un nouveau Diamandi, vous obtiendrez cependant un calculateur qui, plus ou moins, ressemblera à M. Diamandi.

Au surplus, je n'invente rien. L'expérience a été faite. M. Diamandi, en procédant de la manière que je viens d'indiquer est parvenu, à développer chez une de ses sœurs, Mlle Uranie, les mêmes facultés qu'en lui-même, facultés qui, par le travail, vont chaque jour en progressant.

Nous aurons bientôt l'occasion de parler à nos lecteurs de cette éducation de la mémoire visuelle et, en étudiant le cas de Mlle Uranie Diamandi, de nous demander dans quelle mesure cette éducation de la mémoire visuelle ne pourrait pas entrer dans le programme de nos écoles.

GASTON MERY.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

∴ *Faiseurs d'or et de diamants.*

L'ingénieur Lemoine a-t-il vraiment réussi à fabriquer des diamants? Est-il, au contraire, un de ces escrocs de l'alchimie qu'on pendait jadis à un gibet ironiquement doré? La question reste encore un peu douteuse. Elle a passionné la France.

La prétention de fabriquer des pierres ou des métaux précieux est presque aussi vieille que l'avarice et la crédulité humaines. Elle passe aujourd'hui du cabinet romantique des alchimistes dans le laboratoire de leurs graves fils, les chimistes. Moissan a fait, croit-on, des diamants ; Berthelot pensait qu'on pouvait faire de l'or.

« Les philosophes hermétistes ont découvert, écrit Huysmans, — et aujourd'hui la science moderne ne nie plus qu'ils aient raison — que les métaux sont des corps composés et que leur composition est identique. Ils varient donc simplement entre eux suivant les différentes proportions des éléments qui les combinent ; on peut, dès lors, à l'aide d'un agent qui déplacerait ces proportions, changer les corps les uns dans les autres, transmuer, par exemple, le mercure en argent et le plomb en or. Et cet agent, c'est la pierre philosophale, le mercure ; non le mercure vulgaire, qui n'est pour les alchimistes qu'un métal avorté, mais le mercure des philosophes, appelé aussi le lion vert. »

Lion vert, ou dragon vert, ou pierre philosophale, grand magistère, eau pontique, poudre de projection, lait de la Vierge..., etc. Mais la plupart des alchimistes croyaient qu'il y fallait encore autre chose, et c'est ce qu'indique Alphonse de Castille, souverain astrologue et alchimiste.

« Tous les minéraux renferment le germe de l'or ; mais ce germe ne se développe que sous l'influence des corps célestes ; une fois ce germe passé à l'état d'or parfait, on peut l'obtenir par l'intermédiaire d'un extracteur particulier. » Quelques-uns d'entre eux ont-ils trouvé cet extracteur ? Daniel de Transylvanie en vendit cent mille ducats la formule à Cosme Ier ; un inconnu, plus généreux, avait donné à Van Helmont un quart de grain de pierre philosophale, au moyen duquel Helmont transmua en or huit onces de mercure. Alexandre Sethon le Cosmopolite parcourait l'Europe en fabricant de l'or, ce qui ne l'empêchait pas, du reste, de vivre pauvrement. par esprit de mortification. Il disait tenir de Dieu son secret et refusa jusqu'à la mort de le livrer à Christian, électeur de Saxe, qui le fit périr.

D'alchimiste en alchimiste, on remonterait jusqu'aux premiers âges de notre ville de Paris. Pour ne pas dépasser le XVe siècle, on trouve déjà, en février 1404, deux « magiciens », Larnold et Mandan, qui dépouillaient les gibets de Montfaucon, pour brûler les corps et en faire du diamant. Un vieux marchand hollandais était leur dupe, qui les dénonça et fut pendu avec eux.

(C'est la seule fois, peut-être, qu'on ait vu utiliser ainsi des corps de pendus. D'ordinaire, on se contentait de « la figure qui est vivante sous les pieds du pendu », c'est-à-dire de la mandragore. La formule du Grand Albert vous est probablement familière : « Prend le sang du crapaud, l'œil de la lune par le « tiers de sa course sur elle, la figure qui est vivante « sous les pieds du pendu. Prends le sang, les larmes « de l'homme, l'arsenic, l'argent mobile, le sel de la « mer. Prends la substance et puis une autre. Tu « sais tout. » Quoi de plus simple ?)

M. Jean de Bonnefon rappelait l'autre jour l'histoire du faux magicien César qui montrait Satan pour cinquante pistoles dans les cavernes de Gentilly, en 1614. Il s'engagea vis-à-vis d'un bourgeois nommé Deloleu à faire de l'or en barre. Deloleu vend ses terres d'Auvergne, verse un acompte à César et les opérations commencent. Le bourgeois, très méfiant et très crédule à la fois, comme le furent toujours les Parisiens, surveillait lui-même la fusion. Mais, au milieu de la nuit, des diables l'entourent, dansent autour de lui, l'arrosent de poix chaude et le laissent tout roussi mais enchanté, car devant cette manifestation diabolique, il ne doute plus du succès de l'affaire et renonce à surveiller le fourneau. Le lendemain, César lui porte un morceau de métal qui paraît être de l'or pur.

Deloleu vend tout son bien pour continuer l'opération, mais César se sauve ; il est poursuivi, arrêté, condamné. Le 11 mars 1615, il fut étranglé à la Bastille, par le diable, dirent les bonnes gens, par un geôlier désireux de s'emparer d'un peu d'or qu'il avait caché dans sa veste, pensèrent quelques-uns.

Jean des Galans, sieur de Pezerolles, avait convaincu Charles IX de son pouvoir de faire de l'or, et il reçut de lui cent vingt mille livres et un laboratoire. S'étant enfui avec l'argent, des Galans fut arrêté et pendu.

Un autre imposteur, nommé Dubois, ne trompa pas moins Louis XIII, et même Richelieu et le père Joseph. Mercier raconte cette aventure, non sans malice, dans son *Tableau de Paris*. Finalement Dubois fut jeté à la Bastille, et comme, ancien capucin défroqué, il avait force vilaines choses sur la conscience, il fut pendu.

Quantité de gens « soufflaient » sous Louis XIV. On trouva, dans les papiers de la Voisin, un poème manuscrit en l'honneur de la pierre philosophale :

De l'or glorifié qui change en or ses frères

Derrière le groupe des empoisonneurs se découvre un groupe important d'alchimistes : Vasseur, Chasteuil, Robert de Bachimont, seigneur de Miré, qui avait épousé une cousine du surintendant Fouquet ; Cadeban, secrétaire du roi ; le médecin empirique Rabal, dont on emploie encore l'eau astringente. C'est l'un d'eux, Vasseur, qui mit Mme de Montespan en relations avec la Voisin. Au moment où Cadelan et ses associés furent arrêtés, il allait prendre à ferme la Monnaie de Paris. Etait-ce pour y faire de faux louis d'or, comme les historiens l'ont supposé. « Nous croyons plutôt, — dit M. Funck-Brentano, dans son excellent ouvrage, le *Drame des Poisons*, — que c'était

pour écouler les produits de « la fabrication alchimique « de ses associés, car à ce moment ils n'avaient plus « de doutes sur l'efficacité des formules de Chasteuil. « Un lingot d'argent, fondu par Vasseur et porté par « Bachimont à la Monnaie, y venait d'être reçu à onze « deniers douze grains pour fin. Il est à peine utile « d'ajouter que ce ne pouvait être que par suite d'une « erreur de l'employé préposé à la Monnaie : ce fa-« meux argent que Vasseur et Chasteuil faisaient « avec du cuivre n'était que du métal blanc ».

Nous avons cité ici-même (*Le Merveilleux à l'Hôtel de Rambouillet*) le cas bizarre d'un garçon nommé Du Pré, que raconte Tallement de Réaux, et l'histoire du médecin de l'empereur Rodolphe.

Le XVIII[e] siècle fut l'âge d'or des faiseurs d'or, depuis cet André Dubuisson qui se moqua si drôlement du duc d'Olonne, jusqu'à Cagliostro, qui se moqua si cruellement du cardinal de Rohan.

⁂

Ce qui précède est plutôt une rapide revue des faiseurs d'or, mais le diamant ? En a-t-on jamais fait ? Quelque alchimiste a-t-il trouvé dans son carnet, comme le Balthazar Claës, de Balzac, la gemme étincelante ?

— « Vous avez vu, Sire, écrivait, dès le XVIII[e] siècle, Raymond Lulle au roi d'Angleterre, la projection merveilleuse que j'ai faite à Londres avec l'eau de mercure que j'ai jetée sur le cristal dissous ; je formai un diamant très fin, vous en fîtes faire de petites colonnes pour un tabernacle. »

L'alchimiste Daniel Zachaire décrit, dans un de ses ouvrages, la façon d' « user de la divine œuvre pour faire les perles et les rubis ».

Détail curieux : ce fut en cherchant à fabriquer des diamants qu'un joaillier parisien nommé Dupré découvrit un composé analogue au fameux feu grégeois, qui brûlait dans l'eau. Il fit part de sa découverte au ministère. Mandé à Versailles, notre homme expérimenta son produit sur la pièce d'eau des Suisses, après quoi on l'envoya poursuivre ses expériences dans divers ports. Les résultats furent admirables, on était alors en guerre avec l'Anglais : c'était la victoire assurée pour la flotte française, l'écrasement de l'Angleterre.

Mais le roi Louis XV, qu'un imbécile d'historien appelle si niaisement le « Néron français », avait, malgré ses faiblesses, une âme généreuse de roi. Il ne voulut pas, par humanité, que fût connu un engin si redoutable. Une pension honorable et le cordon de Saint-Michel payèrent le silence du bijoutier.

GEORGE MALET.

Le Christ " miraculeux " de Beni-Saf

La *Croix* et la *Libre Parole* publiaient, le 12 décembre dernier, l'étrange récit suivant que leur adressait un correspondant d'Oran :

La petite ville minière de Béni-Saf est, depuis une quinzaine de jours, mise en émoi par un fait merveilleux. Une bonne, en procédant au nettoyage de la chambre de son maître, s'aperçut qu'un grand christ en plâtre, suspendu au mur, suait à grosses gouttes ; elle l'essuya, mais la sueur continuait à perler ; on put humecter complètement un mouchoir de baptiste. Une bonne femme qui, depuis plusieurs années, souffrait des yeux, aurait été subitement guérie en se les essuyant avec ce mouchoir. Le lendemain, on vit couler de la plaie du côté une assez grande quantité de sang. Les ingénieurs, les médecins de la mine se transportèrent sur les lieux, grattèrent le christ avec un canif pour bien s'assurer qu'il était en plâtre et avouèrent que ce sang était réellement du sang humain.

Je vous transmets ce fait tel que le rapporte la rumeur publique persistante et avec toutes les réserves nécessaires tant qu'une enquête officielle n'est pas venue déterminer la nature d'un pareil prodige. Il est à croire que l'autorité ecclésiastique ne tardera pas à prescrire cette enquête. En attendant, cet événement produit une profonde impression dans toute la région, les journaux d'Oran l'ont mentionné et les populations se demandent avec anxiété ce qu'il peut bien présager.

Nous avons attendu, pour parler de ces faits extraordinaires, qu'ils fussent certifiés par des témoins dignes de foi.

Ils sont aujourd'hui confirmés par la *Croix* elle-même. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire l'article qu'elle publiait, ces jours derniers, à leur sujet :

Il est bien avéré qu'il s'est produit à Ben-Saf un phénomène merveilleux. Je n'essayerai d'en expliquer ni la nature, ni la signification ; je me contente de vous le rapporter avec des détails puisés aux sources les plus sûres.

Il existe donc à Beni-Saf, dans une famille espagnole, un crucifix qui, de temps à autre, à intervalles tout à fait irréguliers, se couvre d'une abondante sueur ; le phénomène a duré plus d'un mois ; continue-t-il encore en ce moment ? Je ne saurais le dire. Ce fut la bonne qui constata le fait, pour la première fois, le samedi 16 novembre, en faisant la chambre de ses maîtres. Le lendemain, dimanche, la sueur fit place à du sang s'échappant du côté et des plaies des mains et des pieds. De nombreuses gouttes de ce sang furent recueillies dans des linges fins que l'on conserve religieusement.

On peut se demander de prime abord si c'est bien réellement du sang humain ; il est certain, le médecin l'a déclaré lui-même, qu'à l'œil nu les linges sont véritablement tachés de sang. M. le curé, prévenu, se rendit à la maison dans l'après-midi, emportant avec lui, d'après les

avis du docteur, tout ce qui était nécessaire pour recueillir quelques gouttes de ce liquide et en rendre l'analyse possible avec les instruments que l'on avait sous la main. Mais lorsqu'il arriva, le phénomène avait cessé depuis un certain temps. Il put néanmoins observer tout autour du front du Christ une teinte rouge vif, la couleur d'une plaie qui achève à peine de se fermer, et pourtant, on n'avait pas vu de sang sortir de ce point-là.

Une pauvre femme, qui a une fille en Amérique, voulait recueillir quelques gouttes de ce sang pour les lui envoyer. Elle aussi arriva trop tard ; alors, poussée par sa dévotion, elle se mit en prières et, au bout de quelques minutes, les assistants purent voir un nouveau filet de sang sortir de la plaie du côté, se ramasser dans les plis du vêtement du Christ, et former une grosse goutte, la plus belle de toutes celles que l'on a recueillies, qui tomba sur un foulard en soie. Le foulard était plié en huit et les huit plis se trouvèrent tous tachés. Depuis lors, le phénomène du sang ne s'est plus reproduit,

La sueur très abondante que l'on a constatée à diverses reprises, et encore tout dernièrement, est-elle, elle aussi, réellement de la sueur ? Il est un fait certain, c'est que tous les linges dont on s'est servi pour l'essuyer ont été tachés, ils ont conservé une couleur imprécise, tirant un peu sur le jaunâtre, en un mot, la couleur que prend un mouchoir avec lequel on essuie de la véritable sueur. Or, il est incontestable que l'eau naturelle ne tache pas le linge de la sorte.

Bien entendu, les explications de ce fait n'ont pas manqué. On a attribué la sueur à l'humidité de la muraille, à la respiration des nombreux assistants renfermés dans la salle, enfin à tout ce qui paraissait apporter un semblant de solution rationnelle. Mais cela n'a servi qu'à mieux démontrer le caractère merveilleux du phénomène. Il ne reste plus qu'à invoquer la supercherie, dernier refuge des incroyants ; mais quantité de faits, absolument avérés. s'opposent à cette solution par trop simpliste.

Le christ en lui-même est un christ tout à fait ordinaire ; la croix et la personne du Sauveur forment un tout grossièrement taillé dans un morceau de plâtre et recouvert d'un vernis quelconque. Les jambes du Christ, par suite d'un choc ou d'une chute, sont détachées du reste du corps et ne tiennent que par l'intermédiaire d'un fil de fer ou d'un morceau de bois placé à l'intérieur. On a gratté le plâtre avec des canifs pour mieux se rendre compte du phénomène et, par suite, le vernis a disparu en divers endroits.

Afin de mettre le crucifix à l'abri de toute humidité, il a été enlevé de la muraille et placé dans une armoire. Mais les sueurs ont continué et ont été assez abondantes pour humecter entièrement un drap de lit sur lequel reposait le crucifix. Chose absolument inexplicable, lorsque le prodige de la sueur a lieu dans l'armoire, l'emplacement de la muraille où se trouvait primitivement le Christ devient, lui aussi, humide, on voit perler des gouttelettes qui grossissent peu à peu et finissent par tomber sur le parquet de la chambre. C'est là une coïncidence qui paraît bien sortir de l'ordre naturel, et elle est infaillible. Dès que l'on voit de l'humidité sur le mur, et uniquement à l'endroit où était suspendu le crucifix, on est certain que le phénomène se produit sur le Christ placé dans l'armoire, et dès que le Christ cesse de suer, on ne distingue plus rien sur le mur.

Diverses personnes ont tenu le crucifix dans leurs mains au moment de la sueur, l'ont essuyé avec beaucoup de soin, et, quelques instants après, ont pu observer des gouttelettes qui, perlant tout d'abord, se réunissant ensuite dans les plis de la toge du Sauveur, formaient rapidement de grosses gouttes qui tombaient bientôt à terre. Il y a là plus qu'un phénomène physique dû à l'humidité que pourrait emmagasiner le plâtre ; cette explication n'explique rien, si l'on tient compte de la grande quantité de sueur capable d'humecter entièrement un drap de lit.

Voilà les faits tels qu'ils ont pu être observés par quantité de témoins. Ce prodige va-t-il continuer longtemps ? Verrons-nous de nouvelles sueurs de sang ? Ce serait à souhaiter, afin que l'on puisse bien se rendre compte de la nature intrinsèque de ce liquide qui, je le répète, a toutes les apparences du sang humain.

On a attribué deux guérisons miraculeuses à la sueur du Christ. Une pauvre femme aurait eu les yeux guéris en les en humectant, et un enfant, atteint de la variole, et condamné par le docteur, serait entré en convalescence à partir du jour où sa mère l'eût lavé avec ce liquide merveilleux. La rumeur publique est unanime à proclamer ces miracles. Sans vouloir nier de parti pris le prodige, je crois qu'il est plus sage de s'abstenir de porter un jugement tant que l'on n'a pas étudié de très près ces cas de guérison.

On ne manque pas de faire, dans le pays, un rapprochement entre ce Christ et un autre Christ conservé précieusement à Calpe (Espagne), sur lequel on observa des phénomènes identiques avant l'invasion de ce pays par les Maures. Précisément, la famille chez laquelle ces prodiges ont lieu à Beni-Saf est originaire de Calpe. Elle conserve, en souvenir de son pays natal, une reproduction du Christ d'Espagne qui, l'année dernière, se mit elle aussi, à suer. C'est une gravure grossière du genre des images d'Epinal, enfermée dans un cadre sous verre. Or, on constata un beau jour que, alors que le verre et le cadre étaient parfaitement secs, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, l'image était mouillée. Le phénomène ne s'étant pas reproduit, on n'y attacha aucune importance. Mais, cette année, il a fallu tenir compte et suivre de près les phénomènes dont le crucifix est l'objet, phénomènes vite connus du public et beaucoup plus impressionnants.

Nous ne ferons aucun commentaire.

Nous nous contenterons de constater que les faits signalés ne sont pas uniques dans les annales de la mystique. Nous pourrons, à l'occasion, en donner une nomenclature. Nos érudits collaborateurs Timothée ou Léo Franc se chargeraient peut-être de la présenter.

Citons seulement aujourd'hui le plus récent exemple.

C'est celui dont nous avons longuement parlé naguère, de la statue du Sacré-Cœur qui orne, à Tilly, la maison de Mme Henry, où habite Marie Martel.

G. M.

CLASSIFICATION DES HOMMES CÉLÈBRES
basée sur leur thème astrologique

(Suite, voir le numéro du 15 janvier.)

Série A ou série des influences supérieures

1er ORDRE. — Les quatre grosses planètes sont toutes en relation les unes avec les autres.

Cet état de choses peut être réalisé de trois manières différentes, d'ailleurs toutes rares dans la nature, mais il n'y a qu'une seule disposition qui soit connue et qui ait donné naissance à de grands hommes : elle consiste en deux conjonctions, composées chacune de deux grosses planètes, chaque conjonction étant placée en trigone par rapport à l'autre.

On se rendra compte de cette situation sur les figures relatives à Helmoltz et à Newton. Elle n'a été réalisée que deux fois dans le monde depuis un millier d'années, peut-être même depuis le début de l'ère chrétienne.

On jugera immédiatement de son importance en notant que la première fois, en 1642, elle a donné naissance à Newton et que la seconde fois, en 1821-1822, elle a créé Helmoltz, Clausius, Joseph Bertrand, etc..., c'est-à-dire les représentants les plus élevés de la science contemporaine.

Voici maintenant le classement intérieur de cet ordre :

1. Helmoltz, 1821, mathématicien et physicien allemand.

Son thème est caractérisé par trois groupes de conjonctions, formant trois groupes de trigones quadruplés, qui réalisent un triangle équilatéral absolument rigoureux (fig. 1).

C'est le plus harmonique et le plus parfait de tous les thèmes connus, mais ce n'est peut-être pas le plus puissant. Ceux de Clausius et d'Hermite, tous ceux aussi qui ont une très grosse conjonction, ont leur activité fortement concentrée en certains points ; il est probable que leur puissance à certains égards doit être supérieure à celle du thème d'Helmoltz.

2. Clausius, 1822, mathématicien et physicien allemand.

3. A.-R. Wallace, 1822, naturaliste anglais.

4. Gustave Flaubert, 1821, littérateur français (fig. 7).

5. Joseph Bertrand, 1822, mathématicien français.

6. Newton, 1642, mathématicien et physicien anglais (fig. 2).

7. Wirchow, 1821, anatomiste et physiologiste allemand.

On voit que le premier ordre de ce classement contient :

1° Plusieurs savants qui représentent, de l'aveu de tous les gens compétents, ce que la nature a produit de plus remarquable et de plus élevé comme puissance et comme capacités cérébrales.

2° Le plus illustre écrivain de la littérature contemporaine, le chef et le fondateur du roman scientifique moderne.

On aurait fait un classement basé directement sur la valeur qu'on n'aurait pas pu choisir des personnages plus remarquables que ceux-là.

2e ORDRE. — Trois des grosses planètes sont en relation les unes avec les autres.

Il y a trois cas possibles qui sont tous trois connus :

1° Les trois planètes peuvent être en conjonction intime et réciproque. Exemple : Pascal, Wurtz.

2° Deux des planètes sont en conjonction et la troisième en trigone des deux autres. Exemple : Pasteur, Lavoisier, Shakespeare, Michel-Ange.

3° Les trois planètes sont en trigone formant un triangle équilatéral. Exemple : Beethoven, Laplace, Gœthe.

Voici maintenant le classement intérieur :

1. Hermite, 1822, mathématicien (fig. 3).
2. Edmond de Goncourt, 1822, littérateur (fig. 8).
3. Jules de Goncourt, 1830, littérateur (fig. 9).
4. Ampère, 1775, mathématicien et physicien.
5. Descartes, 1596, mathématicien et philosophe.
6. Pasteur, 1822, chimiste et biologiste (fig. 4).
7. Beethoven, 1770, musicien (fig. 10).
8. Laplace, 1749, astronome et mathématicien.
9. Michel-Ange, 1475, peintre et sculpteur (fig. 13).
10. Guizot, 1787, historien et homme d'Etat français.
11. Renan, 1823, historien, savant orientaliste et philosophe.
12. Pascal, 1623, mathématicien, physicien et philosophe (fig. 5).
13. Wurtz, 1817, chimiste.
14. Képler, 1571, astronome.
15. Gluck, 1714, musicien.
16. Liouville, 1809, mathématicien.
17. Lavoisier, 1743, chimiste.
18. Shakespeare, 1564, littérateur.

19. Galilée, 1564, astronome et physicien.
20. Cimarosa, 1749, musicien.
21. Lord Byron, 1788, littérateur.
22. Goethe, 1749, littérateur.
23. Wallenstein, 1523, général autrichien.
24. Gladstone, 1809, homme d'Etat anglais.
25. Charcot, 1825, physiologiste et médecin.
26. Delambre, 1749, astronome.
27. Wagner, 1813, musicien.

Le classement de Wagner est difficile à faire, et son attribution au deuxième ordre est peut-être peu légitime ; si l'on voulait être strict et rigoureux, on le ferait descendre jusque vers la fin du cinquième ordre.

Son thème ne présente aucune relation favorable exacte et précise ; ces aspects sont tous approximatifs. tellement même qu'ils sont situés sur la limite extrême de ce qu'on peut admettre. Dans aucun autre cas je n'ai été obligé de passer une approximation pareille : au point de vue astral, c'est ce qu'on pourrait appeler un type de grand homme véreux.

Il est bien curieux de remarquer qu'on se trouve, our l'interprétation de cette figure, en présence d'une incertitude tout à fait comparable à celle qui s'est produite dans l'appréciation directe de cet artiste : les uns, ses partisans, le portant aux nues ; les autres, au contraire, considérant ses œuvres comme pitoyables et insupportables.

En réalité, son thème ne possède aucune des relations que l'on rencontre chez les principaux musiciens, tels que Beethoven, Mozart, Weber, Massenet, Saint-Saëns, etc... il est surtout caractérisé comme révolutionnaire, et aussi, si l'on veut, comme littérateur.

3e ORDRE. — Les quatre grosses planètes sont en relation deux à deux.

Il y a plusieurs modes de réalisation.

1° Il peut y avoir deux conjonctions sans relation entre elles. Exemple : Rachel, Boufflers, lord Beaconsfield.

2° Il peut exister une conjonction de deux grosses planètes et un trigone des deux autres. Exemple : Pierre le Grand, Bismark, Taine.

3° Les grosses planètes forment deux trigones séparés. Exemple : Hoche, Michelet, Balzac.

Voici le classement intérieur :

1. J. Fourier, 1768, mathématicien et physicien.
2. Hændel, 1685, musicien.
3. Haydn, 1732, musicien.
4. Sébastien Bach, 1685, musicien.
5. Balzac, 1799, littérateur.
6. Delacroix, 1798, peintre.
7. Fragonard, 1732, peintre.
8. Albert Durer, 1471, peintre.
9. Volta, 1745, physicien.
10. Maxwell, 1831, physicien.
11. Lagrange, 1726, mathématicien.
12. Herschell, 1738, astronome.
13. Bourdaloue, 1632, prédicateur catholique.
14. Fr. Bacon, 1560, philosophe.
15. Jules Verne, 1828, littérateur.
16. Rossini, 1792, musicien.
17. Pierre le Grand, 1672, czar de Russie.
18. Bismarck, 1815, homme d'Etat prussien.
19. Taine, 1828, historien, littérateur et philosophe.
20. Lord Beaconsfield (Disraeli), 1804, homme d'Etat et littérateur anglais.
21. Hirn, 1815, industriel et physicien.
22. Michelet, 1798, historien et littérateur.
23. Hoche, 1768, général français.
24. Ney, 1769, général français.
25. Cuvier, 1769, naturaliste.
26. Hégel, 1770, philosophe.
27. Meissonnier, 1815, peintre.
28. Marceau, 1769, général français.
29. Joubert, 1769, général français.
30. Wellington, 1769, général anglais.
31. Ibsen, 1828, littérateur scandinave.
32. Lafayette, 1757, général et homme politique français.
33. Gros, 1771, peintre.

L'empereur *Napoléon Ier*, l'empereur *Napoléon III*, l'empereur *Charles-Quint*, le maréchal *de Boufflers*, le maréchal *Jourdan*, le général *duc de Marlborough*, les généraux *Desaix* et *Catinat*, le chimiste *Berzélius*, l'astronome *Faye*, le peintre *J.-F. Millet*, le musicien *Verdi*, le poète *Lamartine* et la célèbre tragédienne *Rachel* appartiennent également à ce troisième ordre ; mais ils possèdent tous une grosse conjonction et il semble plus naturel de les classer dans la série B.

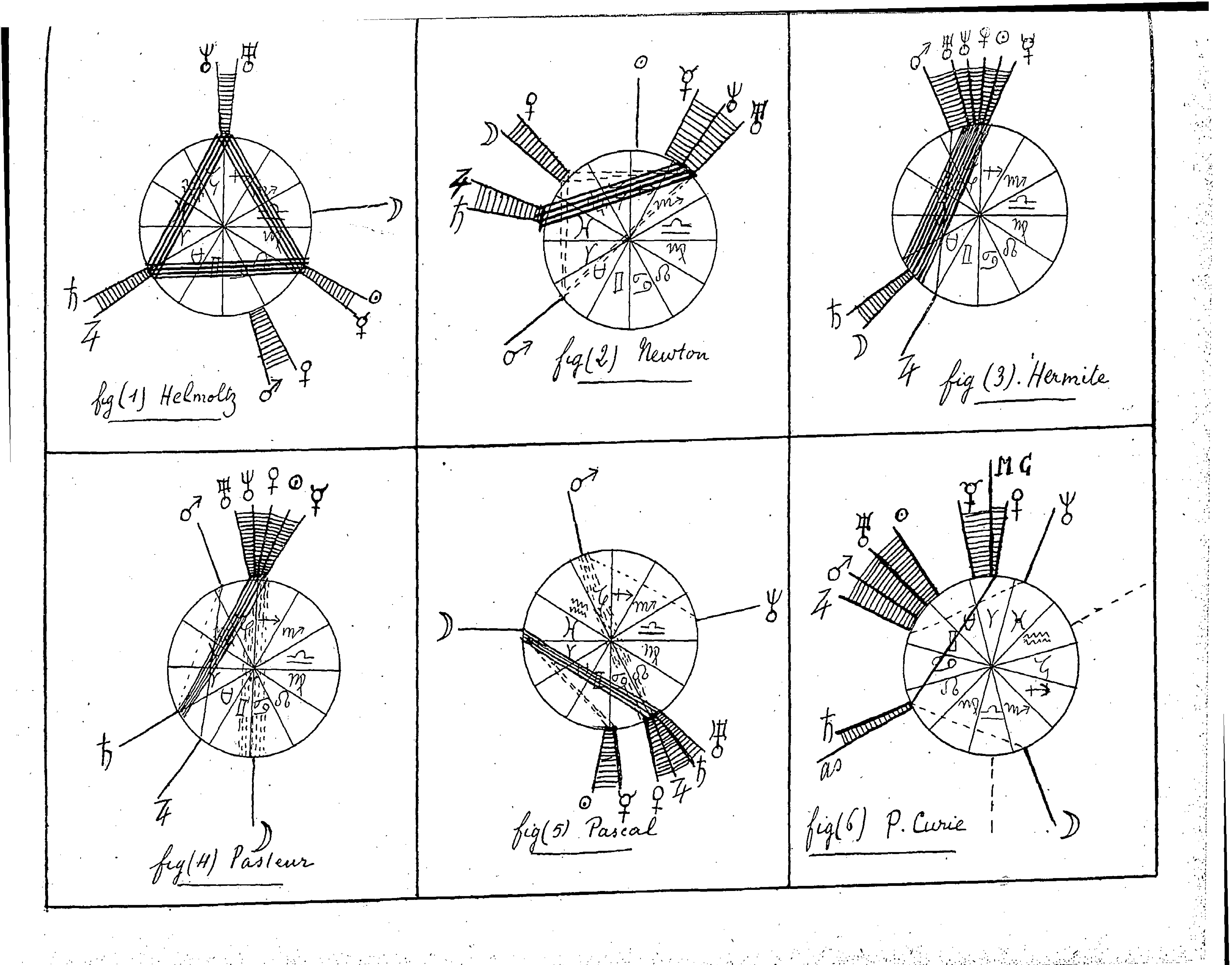
Le Titien doit aussi être rattaché à ce troisième ordre ; mais, faute de connaître d'une façon suffisamment précise la date de sa naissance, il a été impossible de construire entièrement sa figure de nativité.

4e ORDRE. — Une grosse planète est en relation favorable avec deux des autres. La quatrième est quelconque.

Il y a deux cas possibles :

1° La planète peut être en conjonction avec les deux autres. Exemple : Louis XIV, Gounod, George Sand.

2° Elle peut être en conjonction avec l'une et en trigone avec l'autre. Exemple : Chopin, Euler, Diderot.



fig(1) Helmoltz

fig(2) Newton

fig (3). Hermite

fig(4) Pasteur

fig(5) Pascal

fig(6) P. Curie

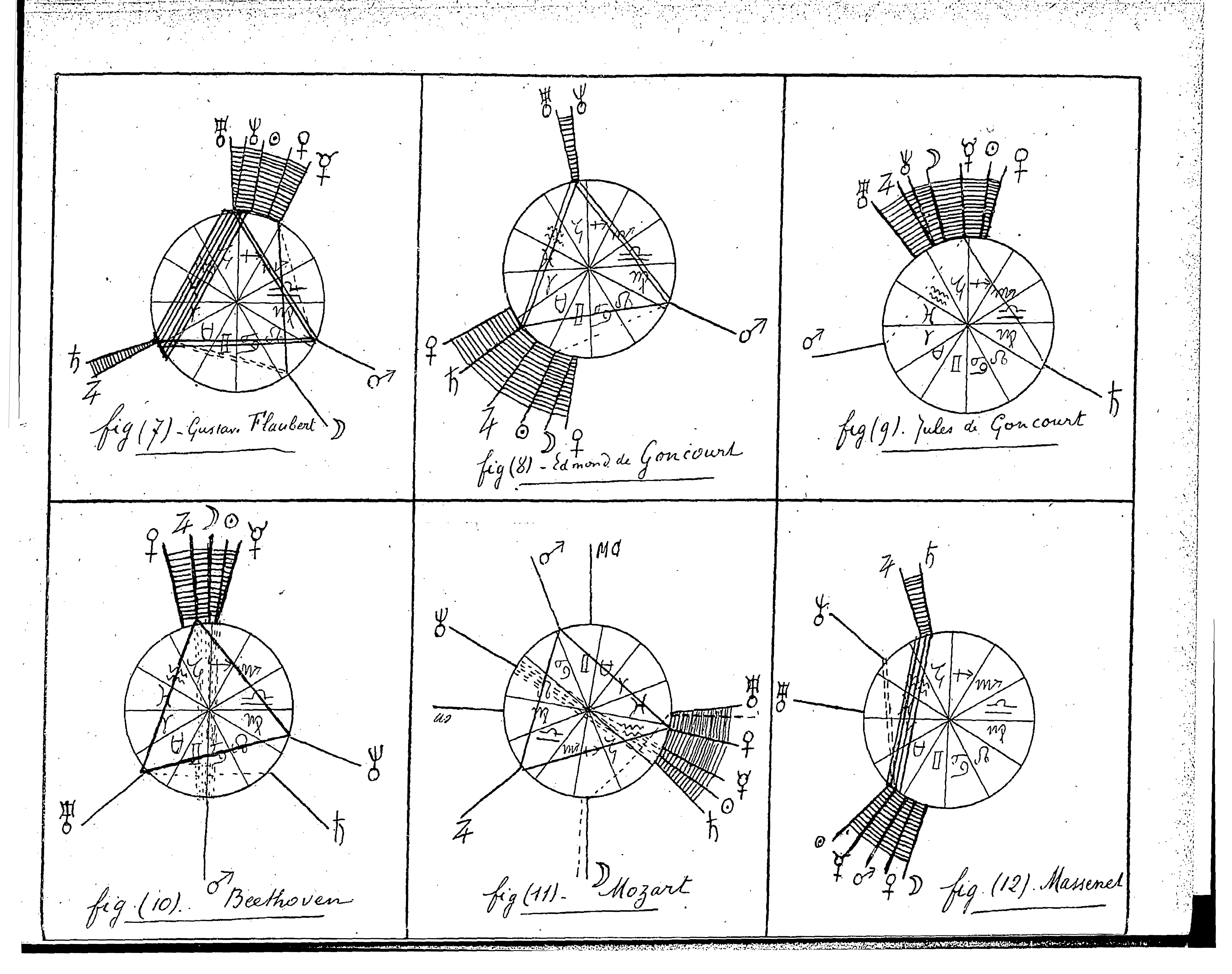


fig (7) - Gustave Flaubert

fig (8) - Edmond de Goncourt

fig (9). Jules de Goncourt

fig. (10). Beethoven

fig (11) - Mozart

fig. (12). Massenet

Voici le classement intérieur :

1. Roon, 1803, général prussien, organisateur des armées allemandes.
2. Berlioz, 1803, musicien.
3. Gounod, 1818, musicien.
4. Bellini, 1802, musicien.
5. Barnave, 1761, orateur politique.
6. Daubigny, 1817, peintre.
7. Louis XIV, 1638, roi de France.
8. Malebranche, 1638, philosophe.
9. Briot, 1817, mathématicien.
10. Descloizeaux, 1817, minéralogiste.
11. Mistral, 1830, littérateur; restaurateur de la langue provençale.
12. George Sand, 1804, littérateur féminin.
13. Decamps, 1803, peintre.
14. Quinet, 1803, littérateur.
15. Chopin, 1810, musicien.
16. Boieldieu, 1775, musicien.
17. Euler, 1707, mathématicien.
18. Linné, 1707, naturaliste.
19. Vendome, 1654, général français.
20. Gustave-Adolphe, 1594, général et roi de Suède.
21. Montaigne, 1533, philosophe.
22. Schopenhauer, 1788, philosophe.

Les mathématiciens *Cauchy* et *Doppler*, le musicien *Emmanuel Bach*, les prélats *Fénelon*, *Freppel* et *Darboy*, le journaliste *Rochefort*, les littérateurs *Arioste*, *Huysmans*, *Dumas père* et *Diderot*, l'historien *Fustel de Coulanges*, le ministre autrichien *Metternich*, le peintre *Joseph Vernet*, les orateurs *Vergniaud* et *Ledru-Rollin* et le général prussien *Blucher*, font également partie de ce quatrième ordre, mais ils sont mieux classés dans la série B.

5e ORDRE. — Deux grosses planètes sont en relation favorable ; les deux autres sont quelconques.

Il y a deux cas possibles :

1° Les deux planètes sont en conjonction. Exemple : Copernic, Victoria, Victor Hugo.

2° Les deux planètes sont en trigone. Exemple : Littré, Milton, Molière.

1. Victoria, 1819, reine d'Angleterre.
2. Joseph de Maistre, 1754, littérateur.
3. Lacordaire, 1802, prédicateur catholique.
4. Villars, 1653, général français.
5. Luxembourg, 1628, général français.
6. Masséna, 1756, général français.
7. Kléber, 1753, général français.
8. Copernic, 1473, astronome.
9. Grieg, 1843, musicien scandinave.
10. Donizetti, 1797, musicien.
11. Mendelsohn, 1809, musicien.
12. Littré, 1801, philosophe.
13. Victor Hugo, 1802, littérateur (fig. 22).
14. Schiller, 1759, littérateur.
15. Pétrarque, 1304, littérateur.
16. Le Tasse, 1544, littérateur.
17. Milton, 1608, littérateur.
18. André Chénier, 1762, littérateur.
19. Théophile Gauthier, 1811, littérateur.
20. Tolstoï, 1828, littérateur.
21. Molière, 1622, littérateur.
22. Maupassant, 1850, littérateur.
23. Ronsard, 1524, littérateur.
24. J. M. Hérédia, 1842, littérateur.
25. Reyer, 1823, musicien.
26. Victor-Emmanuel, 1820, roi d'Italie.
27. François Ier, 1494, roi de France.
28. Massillon, 1663, prédicateur catholique.
29. Herbert Spencer, 1820, philosophe.
30. Stuart-Mill, 1806, philosophe.
31. Nietzsche, 1844, philosophe.
32. Kant, 1724, philosophe.
33. Thiers, 1796, historien et homme d'Etat français.
34. Auber, 1782, musicien.
35. Niedermayer, 1802, musicien.
36. O. Métra, 1830, musicien.
37. Vélasquez, 1599, peintre.
38. Van Dyck, 1599, peintre.
39. Cabanel, 1823, peintre.
40. Reynolds, 1723, peintre.
41. Boucher, 1703, peintre.
42. Troyon, 1810, peintre.
43. Corot, 1796, peintre.
44. Emile Augier, 1820, littérateur.
45. Philidor, 1726, célèbre joueur d'échecs.
46. Vaillant, 1861, anarchiste révolutionnaire.
47. Robespierre, 1758 (fig. 24), orateur révolutionnaire.
48. Billault-Varennes, 1756, orateur révolutionnaire.
49. Lazare Carnot, 1753, homme d'Etat révolutionnaire.
50. Siéyès, 1748, homme d'Etat révolutionnaire.
51. J. Lebon, 1765, député révolutionnaire, célèbre par ses cruautés.
52. Bernadote, 1764, général révolutionnaire jacobin et roi de Suède.

Comme il a été dit dans les considérations prélimi-

naires, il y a un grand nombre de membres qui sont communs au cinquième ordre de A et au cinquième ordre de B; ils peuvent être indifféremment classés d'un côté ou de l'autre.

(*A suivre*) NÉBO.

UNE NOUVELLE MAISON HANTÉE A CHERBOURG

On se souvient des « hantises » dont la maison de M. Osmont de Courtisigny, procureur de la République à Cherbourg, a été l'objet il y a quelques mois.

Des faits du même ordre viennent de se produire dans une maison occupée par M. Mignot, débitant, rue Emmanuel-Liais, en face de la préfecture maritime. Pendant plusieurs nuits, le quartier a été troublé par des cris épouvantables provenant de cette maison. On eût dit quelqu'un qu'on égorgeait, et cela pendant des heures entières. Une nuit, vers minuit, les cris redoublèrent, à tel point que les détachements de garde à la préfecture maritime accoururent en armes.

Plus de doute, on assassinait une femme. Les cris devinrent des hurlements sinistres. Un soldat de faction se trouva mal. L'amiral Besson envoya des marins qui pénétrèrent dans la maison, fouillèrent de fond en comble, grimpèrent même sur les toits et ne découvrirent rien. Les locataires de la maison avaient quitté leurs demeures qu'ils n'osaient réintégrer.

Un rédacteur de l'*Eclair* est allé interviewer M. et Mme Mignot :

« C'est dans la soirée de Noël, ont déclaré ces honorables commerçants, que les premiers bruits se firent entendre. Cela dura une heure environ avec intermittences.

« Nous crûmes, d'abord, que c'étaient là des cris poussés par un chien ou un chat, en train de mourir dans un coin, mais nos recherches demeurèrent vaines.

« Quelques jours se passèrent, puis le 31 décembre, vers minuit un quart, les cris se renouvelèrent plus perçants, plus douloureux. Nos locataires, des quartiers-maîtres et leurs femmes, qui, à cette heure-là, étaient tous couchés, se levèrent et descendirent en toute hâte, pensant que nous étions victimes d'une irruption de rôdeurs. Notre voisine, Mme veuve Langlois, qui habite seule avec son fils, qui est prêtre, fut tellement effrayée qu'elle resta plusieurs jours alitée.

« Nous passâmes ainsi d'une année à l'autre dans des transes bien compréhensibles, et sans pouvoir nous expliquer ces bruits mystérieux.

« Dans l'impossibilité de trouver une hypothèse plausible, nous en vînmes à penser que ceux-ci étaient le fait d'individus qui se seraient cachés pour cela dans les jardins de la préfecture maritime, qui nous font face. Le poste de garde à l'état-major fouilla partout et ne trouva rien.

« Les quelques jours qui suivirent, plusieurs personnes se postèrent la nuit en observation sans plus de succès.

« Un autre jour, on entendit des hurlements, car c'étaient de véritables hurlements.

« — On assassine quelqu'un dans votre maison », nous disait-on.

« L'une des filles du vice-amiral Besson, réveillée par ce tapage infernal et nous croyant attaqués, supplia son père d'envoyer des marins à notre secours. Aussitôt arrivés, ces braves mathurins, agiles comme des chats, grimpèrent sur le toit de l'immeuble et explorèrent minutieusement le grenier et toutes les cheminées.

« Ils descendirent alors dans les jardins situés derrière notre maison, mais toujours aussi infructueusement. Les douloureuses plaintes aiguës, perçantes continuaient à se faire entendre, partant toujours du même endroit.

« C'est alors qu'un soldat eut une syncope. Une partie du piquet militaire, qu'on nous avait dépêché, passa la nuit dans la rue. Les voisins se barricadèrent chez eux.

« Nous ne pouvons demeurer ici plus longtemps, conclut Mme Mignot, et mon mari a mis la police au courant. »

Jusqu'à présent, nulle explication plausible n'a été donnée de ces faits étranges. Nous tiendrons, s'il y a lieu, nos lecteurs au courant.

Sur les dates contenues dans les prophéties privées

Dédié à M. de Novaye.

Très rares sont les prophéties authentiques qui contiennent des dates, ou qui déterminent la durée d'une période, en en donnant les dates extrêmes. S'il en était autrement, la liberté morale ne pourrait plus exister dans toute sa plénitude ; et l'action humaine serait dénuée de mérite ou de démérite. Pourtant on peut signaler quelques prédictions d'une netteté absolue, qui donnent ou permettent de calculer la date d'un événement futur ; mais elles sont bien peu répandues, et n'ont attiré l'attention que d'un petit nombre de chercheurs. En outre, ceux-ci n'ignorent point que tout commentaire antérieur à l'événement, quand il n'est pas l'œuvre d'un inspiré, est sujet à des erreurs, même si le commentateur est exempt de toute passion aveugle. Appliquons d'abord ces observations au passé, puis au présent et à l'avenir, pour essayer d'en vérifier l'exactitude.

— Les prophéties privées nous donnent cette assurance consolante que l'union des Eglises chrétiennes se refera, quand le début du sixième âge de l'Apocalypse aura été marqué par des massacres. Holzhauser, très affirmatif sur ce point, a, paraît-il, prédit que pendant cent vingt années, la sainte messe ne serait plus

célébrée en Angleterre : en effet, une loi de Cromwell, rendue en 1658, punit de mort cette célébration ; cette loi n'a été abrogée qu'en 1778 (1).

— Certaines prophéties fournissent seulement des dates approximatives : Nostradamus a écrit que la domination maritime de l'Angleterre durerait plus de trois cents ans (à partir du triomphe d'Elisabeth sur l'Armada de Philippe II) ; Catherine de Racconigi a fait savoir qu'après plus de trois cents ans, un descendant de François I[er] serait exalté à l'égal de Charlemagne ; et Marie Alacoque a parlé de deux cents ans pour le triomphe du Sacré-Cœur (2).

Enfin saint François de Paule a révélé que le Grand Monarque régnerait quatre cents ans après sa mort, qui arriva en 1507.

Donc nous sommes entrés dans le siècle où doivent se réaliser ces prophéties.

— Cherchons des précisions plus frappantes.

Nostradamus a exposé toute notre histoire future dans ses prodigieuses *Centuries*, dont la véritable clef n'a été trouvée que par l'abbé Torné, son traducteur prédit. Celui-ci a fait cette remarque : « Le prophète a dit : « Si je voulois, à chaque quatrain, le dénombrement du temps se pourroit faire » (*Lettre à Henry second*). Je ne puis dire si c'est à dessein qu'il raconte les premiers jours du règne de Louis XIV au XIV[e] quatrain de la I[re] Centurie ; de Louis XV, au XV[e] quatrain, III[e] Centurie ; de Louis XVI au XVI[e] quatrain, X[e] Centurie ; de Louis XVIII au XVIII[e] quatrain, X[e] Centurie et VIII[e] Centurie ; qu'il place le récit des événements accomplis en 1792 dans le 92[e] quatrain, VI[e] Centurie ; en 1798 dans le 98[e] quatrain, I[re] Centurie, etc. » (3)

Toutefois, peu de dates précises se trouvent dans les Centuries ; en voici quelques-unes :

Nostradamus a fait cette allusion ironique aux prévisions de l'astrologue Léovice pour 1588 :

VI, 2. En l'an cinq cens octante plus ou moins
On attendra un siècle bien estrange.
Et l'an sept cens et treis cieux en tesmoings,
Que plusieurs règnes un à cinq feront changé.

L'abbé Torné a ainsi commenté ce texte : « Pour l'an 1580 et les années qui précèderont et suivront cette date, les astrologues attendent une époque de malheur ; prophète, je dis que ce sera la Ligue, l'événement le plus étrange de l'histoire. Pour l'an 1703, le voisinage de Saturne et Jupiter au chef d'Ariès, annonce, d'après les Astrologues, des mutations dans les Etats ; prophète, je déclare que plusieurs royaumes, marchant comme un seul homme, feront éprouver un changement à la monarchie des Espagnes, dont ils réduiront l'étendue sous un roi *cinq* du nom, Philippe V. »

Le prophète a consacré ces autres quatrains aux événements qui devaient marquer la fin du règne de Louis XIV :

I, 49. Beaucoup, beaucoup avant telles menées,
Ceux d'Orient par la vertu lunaire
L'an mil sept cens feront grands emmenées,
Subjuguant presque le coing aquilenaire.

La vertu lunaire des musulmans d'Orient les fera dominer presque complètement sur les provinces danubiennes, vers l'an 1700 : ils en emmèneront beaucoup d'esclaves.

I, 51. Chef d'Ariès, Jupiter et Saturne,
Dieu éternel, quelles mutations !
Puis par long siècle son maling temps retourne.
Gaule et Italie, quelles esmotions !

Lorsqu'au chef d'Ariès seront Jupiter et Saturne (en 1702-1703), Dieu éternel, quels changements (par la guerre de la succession d'Espagne) ! Puis, après un long siècle, cette maligne influence recommence : Quelles révolutions en France et en Italie.

III, 77. Le tiers climat sous Ariès comprins,
L'an mil sept cens vingt et sept en octobre :
Le Roy de Perse par ceux d'Egypte prins,
Conflict, mort, perte : à la croix grand opprobre.

En octobre 1727, il y eut un traité entre la Perse et l'empire turc, qui y gagna des agrandissements. A la même époque, Voltaire disait : Ecrasons l'infâme ! (1). Plus d'un matérialiste a été réduit au silence, quand on lui a montré ce passage de la *Lettre à Henri second* : « sera faicte plus grande persécution à l'Eglise chrétienne que n'a été faicte en Afrique, ... et durera cest icy jusques à l'an mil sept cent nonante deux, que l'on croira estre une rénovation de siècle... ».— Après les massacres de septembre, quand l'ère républicaine fut inventée pour remplacer l'ère chrétienne, quelques admirateurs du prophète national méditèrent ce passage : mais la foule n'écouta pas plus Nostradamus

(1) Abbé Curicque : *Voix prophétiques*, II.
(2) Abbé Torné : *L'Histoire prédite et jugée* ; abbé Curicque : *Voix prophétiques*, II.
(3) *L'Histoire prédite et jugée*, I, 29.

(1) *L'Histoire prédite et jugée par Nostradamus*, I, 5, 43 ; *Henri V prédit*, 178, 192, 193, 225 ; réédition des *Centuries*, p. 475. L'abbé Torné cite un texte de l'astrologue Roussat sur les conjonctions funestes de Jupiter et Saturne au chef d'Ariès : Nostradamus y fait allusion. Voir l'article de Nebo du 15 janvier 1906, et celui du 15 mars 1907 : Saturne sera au Bélier en 1909-1910, en opposition avec Jupiter.

Saturne aura sur Jupiter empire..... (V, 24).

que Cazotte, qui prophétisait des épreuves sanglantes à quatre générations (celles de 1792, 1814, 1870... et la nôtre) (1).

— Lorsque Napoléon promenait ses aigles dans les capitales de l'Europe, quelques voix étouffées annonçaient l'écroulement de son empire. François Bianchi et Anna-Maria Taïgi révélèrent, plusieurs mois d'avance, les désastres de 1812; l'abbé Souffrant prédit le détrônement de Napoléon ; l'abbé Mattay, dès 1812, annonça en pleine chaire le rétablissement des Bourbons dans deux ans ; une trappistine, en janvier 1815, dit que, dans l'espace de six mois, on verrait le retour et la chute de Napoléon. Mais ces prophéties, communiquées à quelques personnes, ne furent imprimées que beaucoup plus tard (2).

—De même, pendant la Restauration, la censure, tant qu'elle exista, n'aurait pas permis de répandre des prophéties révélant que la branche aînée des Bourbons serait renversée bientôt. Les prédictions de Martin ne furent imprimées que moyennant de prudentes suppressions : quelques initiés surent, par des correspondances, que le duc de Bordeaux ne régnerait pas et que Charles X serait détrôné. L'abbé Voclin, en 1827, n'annonçait qu'à une personne la chute de Charles X au bout de deux ou trois ans, et celle de son successeur avant 1850. L'abbé Souffrant parlait à ses paroissiens du prochain exil de la branche aînée, peu après la réparation des chemins vicinaux et une guerre contre les Turcs (la prise d'Alger). L'abbé Mattay, dès 1815, aurait dit à quelques personnes que Louis XVIII serait détrôné en 1829 ou 1830. Marianne Galtier pleurait lors du *Te Deum* pour la prise d'Alger, et disait que le roi allait être chassé. En 1828, Joséphine Lamarine sut que l'année 1830 verrait couler le sang. Mais bien peu furent encore les chrétiens qui connurent ces prophéties (3).

— La censure fut supprimée sous Louis-Philippe. C'est alors que la prophétie d'Orval fut imprimée (ou réimprimée) et donna lieu à des calculs parfaitement judicieux sur la chute du roi des barricades. Des interprètes avaient parié depuis longtemps qu'il tomberait du 5 février au 6 mars 1848, d'après ces mots : « Dieu veut éprouver les siens par 18 fois 12 lunes... Il n'était pas bien assis, et voici que Dieu le jette bas. » — L'abbé Torné rappela un jour ces parieurs à Louis Veuillot, qui lui répondit : « Je le sais, car j'avais parié contre l'un d'eux et j'ai perdu. » (1) L'abbé Mattay avait aussi assuré que Louis-Philippe régnerait de dix-sept à dix-huit ans : mais sa prophétie n'avait pas été imprimée. La même remarque doit être faite sur celle de Prémol, qui circulait manuscrite depuis 1833, et indiquait très clairement que le roi tomberait du trône six ans après la mort de son fils aîné (2).

C'est seulement à la suite du 24 février 1848 que l'on put rapprocher deux quatrains de Nostradamus, qui concernaient Louis-Philippe :

IX. 89. Sept ans sera Philip, fortune prospère,
Rabaissera des Arabes l'effort.
Puis au midy perplex : rebours affaire.
Jeune Ogmion abismera son fort.
V, 92. Après le siège tenu dix-sept ans,
Cinq changeront en tel révolu terme,
Puis sera l'un esleu de même temps,
Qui des Romains ne sera trop conforme.

Pendant sept ans, Louis-Philippe sera prospère ; il rabaissera l'effort des Arabes ; puis, arrivé au midi de son règne, il sera perplexe, par la question d'Orient, qui sera traitée sans lui, et le jeune Hercule Gaulois (*Ogmius*) renversera sa puissance.

(*A suivre*) TIMOTHÉE.

(1) *Annales du Surnaturel*, 1885, p. 21.
(2) *Annales du Surnaturel*, 1885, p. 22. Curicque. *Voix prophétiques*, II.
(3) Abbé Perrault, *Le passé, le présent et l'avenir...* (1831); *Annales du Surnaturel*, 1885, p. 78-79. Abbé Curicque, *Voix prophétiques*, II.

(1) Abbé Torné : *Nostradamus éclairci*, p. 43.
(2) Adrien Peladan : *Dernier mot des prophéties*, II, 31. — Victor de Stenay : *Le Soleil prophétique*. — De Novaye : *Demain ?* ..... (Lethielleux, éditeur).

Le Saint-Graal retrouvé?

La Revue *Luce e Ombra* rapporte la correspondance suivante adressée de Londres à *L'Ora*, de Palerme :

Dans la maison d'un dignitaire de l'Eglise anglicane, à Londres, fut tenue une réunion à laquelle assistèrent quarante personnes, choisies par l'hôte avec le plus grand soin parmi les plus hautes illustrations de la politique, de la science et du clergé ; il y avait là, entre autres, le duc de Newcastle, lord Halifax, lord Hugh Cecil, le comte Brownlow, S.-E. Whitelaw Reid, ambassadeur des Etats-Unis près le roi Edouard, le révérend R.-J. Campbell, sir John Evans, Mrs Myers, la veuve du savant qui dépensa la plus grande partie de sa vie dans l'investigation des phénomènes psychiques, enfin sir Oliver Lodge et sir William Crookes.

A cette illustre réunion, M. Tudor Pole, homme d'une trentaine d'années, sain et vigoureux, parla plus de deux heures. Il raconta, entre autres, qu'un soir,

vers le commencement de 1902, pendant qu'il retournait de son bureau à son domicile, la tête encombrée de chiffres et de calculs, une force interne, indéfinissable, le fit s'arrêter pendant un instant en pleine rue : durant cet intervalle infime, il lui sembla que toutes ses facultés étaient abolies et il « reçut l'impression » que, près de Glastonbury Abbey, se trouvait ensevelie une relique de nature sacrée. Ce commerçant de grains n'attacha guère d'importance à cette curieuse impression : mais celle-ci revint ; la petite voix claire lui parla de nouveau dans son cerveau, et avec une insistance de plus en plus grande, et toujours pour lui rappeler que la sainte relique attendait près de Glastonbury Abbey, qu'il y allât et l'exhumât. Cette étrange sensation devint particulièrement puissante au mois de septembre suivant. L'avertissement mystérieux l'assaillait au milieu des occupations les plus absorbantes de son commerce. Il lui restait cette impression qu'il venait de rêver les yeux ouverts. Une fois, le songe prit une telle vivacité qu'il pouvait le prendre pour une véritable hallucination : il vit, avec les yeux de l'esprit, un lieu dont il conserva nettement le souvenir ; en ce lieu était enterrée la relique ; c'était un petit ruisseau qui débouchait dans un étang, au milieu d'une exploitation fermière qui devait s'appeler *Bride's Hill*, à un demi-mille de distance de Glastonbury Abbey. Dans la source ombragée, d'où sortait le ruisseau, il vit enterré le petit vase, celui-là même qui fut présenté dans un coffret aux personnes réunies.

Les multiples occupations de M. Tudor Pole l'empêchèrent d'aller à la recherche de la fontaine et de la relique. Il dut faire venir sa sœur et deux messieurs de sa connaissance, dont l'un se disait doué de clairvoyance. Les trois personnes allèrent aux informations et découvrirent sans peine la ferme de *Bride's Hill*, l'étang et la source. Elles remuèrent courageusement la vase de la fontaine et y trouvèrent une petite croix, une chaîne d'or, un rubis et, sous une pierre qui l'avait protégé contre les chocs et les regards humains, le saint vase, intact et chatoyant, annoncé par la voix intérieure.

Et maintenant entrons dans le champ du merveilleux. M. Tudor Pole était en relations, très vagues, avec le docteur Goodchild, auquel il n'avait cependant jamais rien dit, ni de ses voix intérieures, ni du vase en question. Un jour, la sœur de Pole montra au docteur le rubis et les autres objets trouvés à la fontaine. Le docteur, à la vue de ces objets, ne put cacher son émotion et raconta l'histoire romanesque suivante :

En 1885, un ami, qui connaissait sa passion pour la porcelaine et les vases artistiques, l'avertit que, dans le magasin d'un tailleur de Bordighera, il avait remarqué un vase qui ne lui paraissait pas banal. Le docteur Goodchild se rendit chez le tailleur, vit le vase, comprit que c'était un objet des plus intéressants et l'acheta pour 150 livres ; de retour en Angleterre, il le montra à son père qui désira le garder.

Il s'était passé onze ans et le docteur Goodchild ne pensait plus au vase de Bordighera ; il visitait alors tranquillement Paris, lorsqu'il lui arriva un fait remarquable de nature psychique. En juillet 1896, au moment où il s'apprêtait à sortir de sa chambre, à l'hôtel Saint-Pétersbourg, il tomba en trance : une figure lui apparut et lui dit qu'il se trouvait en grand péril, que la coupe retrouvée par lui à Bordighera était la coupe de Notre-Seigneur, celle dont il fit usage à la dernière Cène, qu'après la mort de son père, il devait la porter à Glastonbury, d'où elle serait reprise au bout de dix ans, puis portée à travers le monde pour « la propagation de la foi au Christ ».

L'année suivante, en 1897, le père du docteur Goodchild, se sentant mourir, avait envoyé le vase par un messager à son fils qui était à l'étranger. Le docteur revint aussitôt en Angleterre avec le vase, se rendit à Glastonbury et, dirigé par des voix d'êtres invisibles, le déposa dans les eaux fraîches de la fontaine de *Bride's Hill*. En 1900, il revint à la fontaine, mais ne put le retrouver. Il y retourna ainsi chaque année, mais sans succès meilleur. Il ne vit plus rien ni n'entendit rien dire de la coupe du Saint-Graal, confiée par lui aux eaux de Glastonbury, jusqu'au moment où il reçut la nouvelle de sa découverte par la sœur de M. Pole. Il est bon de noter que la seule personne à laquelle il avait confié le secret de la coupe déposée dans la fontaine était son intime ami, William Sharp, mort en 1905, et de la discrétion duquel il se portait garant.

Traduit de l'italien par le docteur Thomas.
(*Extrait de la Lumière.*)

UN ÉTRANGE INCENDIE

Une série de phénomènes qui présentent une grande analogie avec les faits de la Courneuve, que notre collaborateur, Georges Meunier, a longuement étudiés, il y a quelques semaines, viennent de se produire à Mirande.

Le feu, le même jour, s'est déclaré quatre fois dans une maison de la rue de Rohan, prenant subitement dans un mobilier déposé au deuxième étage depuis quatre mois. Ce fut d'abord un bahut qui mit le feu à tout ce qui l'entourait.

Le lendemain matin, le feu prenait dans une malle

contenant des tableaux; l'après-midi, d'autres meubles flambaient; enfin, hier soir, ce furent des sommiers, matelas, etc., qu'il fallut lancer enflammés par les croisées, alors que tout ce qui restait avait été transporté dans une pièce à l'autre extrémité de la maison.

Les recherches sur les causes de ces feux étranges sont restées vaines.

La Boîte aux Faits

PHÉNOMÈNES DE TÉLÉPATHIE

Voici deux phénomènes de télépathie dont je puis affirmer l'authenticité, puisque j'en fus l'héroïne. L'un s'est passé il y a deux ans ; il m'a été remis en mémoire par le second, qui est tout récent.

Le 14 mars 1906, j'étais seule dans ma chambre, et je procédais à ma première toilette, quand mon attention fut attirée vers la porte dans laquelle une série de coups sourds, espacés, étaient frappés très régulièrement.

Me méfiant du Merveilleux — parce que m'en occupant beaucoup — je m'imposai un très grand calme, et vint me poster tout près de la porte.

Les coups continuaient toujours ; mais ils étaient tellement lents, tellement sourds que je ne supposai pas un seul instant qu'une personne quelconque pouvait en être l'auteur. Pourtant j'ouvris ma porte ; rien !

— C'est singulier, dis-je, qu'est-ce que cela peut signifier ?

Le phénomène cessa presque aussitôt que je l'eus bien constaté.

Le soir, une dépêche m'apprenait que ma tante, Mme M., était décédée le matin même, à Alençon.

Ma parente souffrait depuis de très longues années d'une maladie de foie, mais aucune lettre, depuis longtemps, ne m'avait appris une aggravation dans son état.

***

Le 29 novembre dernier, vers 9 heures du matin, j'étais occupée à me coiffer devant ma glace — complètement seule dans l'appartement — quand derrière moi un bruit étrange se produisit. Ce furent deux craquements successifs, qui me parurent être formidables, et comme produits par une décharge électrique. Ils avaient lieu non dans les meubles, ni les murs de la pièce, mais dans l'air, à la hauteur à peu près de mes épaules.

Je me retournai effrayée. Un troisième craquement se produisit alors devant moi, sans que je vis rien.

J'avoue que ces bruits me parurent si peu naturels que, lorsque je me revis dans la glace, j'étais blême, car je ne doutai pas un seul instant qu'une mort avait dû se produire dans mon entourage de parents ou d'amis.

Je racontai le fait à quelques personnes, notamment à deux de mes collaborateurs de l'*Echo du Merveilleux*, MM. Meunier et Borderieux, mais les jours passèrent, sans me donner l'explication du phénomène. Cependant, j'en avais pris soigneusement la date, car j'étais *certaine* que ce matin-là il s'était passé autour de moi quelque chose d'anormal.

A la fin de décembre, j'écrivis, en m'excusant de mon très long silence, à une vieille amie à moi, Mme L..., qui habite Rueil. Je lui demandais des nouvelles de son fils, dont la santé chancelante avait nécessité une saison à Nice, l'hiver précédent, et dont je n'avais pas eu de nouvelles depuis le mois de septembre dernier. A cette époque, les nouvelles qu'il me donna *étaient meilleures*.

Deux jours après, je recevais de la mère éplorée la lettre suivante :

« Ma pauvre amie, vous n'avez donc pas reçu de faire-part ? Mon pauvre fils est mort le 29 novembre. »

Est-ce l'explication du phénomène ? Les dates étaient *exactes*.

Mais, pourquoi ce jeune homme, avec lequel je n'étais pas très liée, en somme, serait-il venu m'avertir de sa mort, alors que des êtres chers, père, grand'père et grand-mère, dont la pensée, certes, ne me quittait guère, sont partis sans aucune manifestation psychique ? Mystère !

J'ai su depuis, par Mme R.., que son fils parlait assez souvent de moi, s'étonnant de ne pas recevoir de mes nouvelles.

Comme il est mort sans agonie, en pleine connaissance, et sans s'en apercevoir, peut-être, à l'instant suprême, sa pensée était-elle fixée sur moi ?

Toujours est-il que la télépathie n'est pas liée à la médiumnité, car malgré ces deux phénomènes télépathiques, jamais je n'ai pu produire de phénomènes médiumniques.

Mme Louis MAURECY.

UN RÊVE PRÉMONITOIRE

Meilhan, le 25 janvier 1908.

Monsieur le Directeur,

Si je suis avec autant d'intérêt, je dirai même de passion, la série des faits et des doctrines qui se déroulent dans votre revue, c'est que, dans ma famille, il s'est passé un événement que je regarde à juste titre comme merveilleux.

Permettez-moi de vous le narrer dans toute sa simplicité.

Un jour, mes parents avaient projeté avec quelques miens cousins de se rendre à Verdelais, petit lieu de la Gironde fameux par son calvaire, ses pèlerinages et qui attire encore aujourd'hui beaucoup de monde. On célèbre la fête principale le 2 juillet, jour du couronnement de la Vierge, et les archevêques de Bordeaux ont coutume, ce jour-là, de présider la solennité.

C'était pour cet anniversaire que mes parents devaient partir de Duras (autre cité célèbre par ses ducs) à minuit pour La Réole, ville distante de 25 kilomètres, afin de prendre le train du matin qui stoppe au ras de Verdelais en gare de Saint-Macaire.

On se coucha de bonne heure, puis, à l'heure convenue,

tout le monde se trouva prêt à monter dans la voiture que mon père devait conduire.

Alors ma mère prit la parole et dit : « Il ne faudrait pourtant pas que ce que je viens de voir en songe se réalise !!! »

Et tous de s'exclamer en riant :

— Qu'avez-vous donc rêvé de si extraordinaire ? Voyons un peu, racontez-nous cela.

Voici, dit tout bonnement ma mère : — J'ai rêvé qu'à notre arrivée à La Réole nous manquerions le train, parce que nous ne pourrions pas réveiller à temps le garçon d'écurie pour remiser notre voiture.

— Ah ! tu fais bien de nous avertir maintenant, répartit mon père en riant de plus belle, nous tâcherons d'arriver assez tôt.

Le départ se fit et le voyage s'accomplit normalement sans incident. A La Réole, l'hôtellerie se trouve à cinq minutes environ de la gare et nos voyageurs s'arrêtent devant vingt minutes avant l'arrivée du train. On frappe vigoureusement à la porte, pas de réponse.

On frappe plus fort, même insuccès.

On revient à la charge avec acharnement, nulle porte, nulle fenêtre ne s'ouvre. Dans un dernier espoir, des pierres sont lancées aux fenêtres lorsqu'enfin le susdit garçon d'écurie fit son apparition, s'excusant de son mieux sur son lourd sommeil, nécessité, dit-il, par un travail prolongé de la veille. La voiture à peine remisée, le train arrive en gare et tous nos pèlerins le manquent comme il avait été vu ou prévu.

La coïncidence suffit-elle pour expliquer ce cas ? Je ne le pense pas.

Et alors ! Mystère sans doute.

Veuillez, etc.

A. Couhilh.

ÇA ET LA

Diamants tombés du ciel

Puisque l'on ne s'occupe en ce moment que de diamants, rappelons qu'il y a une vingtaine d'années, deux savants russes, MM. Latschmof et Jeroleief, eurent à examiner une pierre météorique, ou si l'on préfère, un aérolithe, tombé dans les environs de Penza.

Or, il résulta d'une analyse très poussée, que le résidu insoluble de cet envoi des espaces célestes était représenté par des corpuscules ayant et la densité et tous les autres caractères du diamant. Quelque temps après cette découverte, véritablement intéressante, on constata également la présence de petits cristaux semblables dans un autre aérolithe tombé près de Melbourne, en Australie.

On sait que les astronomes supposent que les aérolithes ne sont autre chose que des débris d'une planète aujourd'hui disparue et qui circulait jadis autour d'une immense orbite située entre Mars et Jupiter. Or, qui sait ? Ce globe était peut-être composé en partie de carbone cristallisé, c'est-à-dire de diamant...

Une épidémie mystique en Allemagne.

La *Gazette de Cassel* raconte un cas de curieuse contagion mystique, qu'on a eu l'occasion d'observer dernièrement dans cette ville.

Deux jeunes Suédoises donnaient des réunions d'édification religieuse dans une salle publique de Cassel. Bientôt, ces réunions offrirent des symptômes d'exaltation collective, qui rappelaient celle de certaines sectes anglaises ou américaines, ou encore les fameux convulsionnaires de Saint-Médard, au XVIIIe siècle. Dans une de ces réunions, après une homélie, ceux des assistants qui se sentaient touchés de la grâce se levèrent et confessèrent à haute voix leurs péchés, tout comme au temps de la primitive Eglise. On entonna des cantiques. L'exaltation augmentant, une des personnes présentes tomba en extase, s'étendit sur le sol, le corps agité d'un mouvement convulsif. Les autres s'en réjouissaient, croyant voir dans cette crise la manifestation de l'esprit divin. Puis, la frénésie saisit toute l'assistance. Hommes et femmes, comme dans un accès, se jetèrent sur le sol en battant des mains et en poussant des clameurs d'une voix déchirante. Puis, ce furent des convulsions subites : un homme se débarrassa de son col et de ses manchettes, et les déposa sur l'estrade en signe de renonciation, de même que les femmes enlevaient leurs chapeaux. Partout, ce n'étaient que soupirs, larmes et invocations. Puis, les convertis se prirent aux épaules, et dansèrent en rond jusqu'à épuisement complet.

A la suite de ces incidents, la police de Cassel a fermé la salle ; mais ces scènes se produisent maintenant dans les villages voisins.

Le prince Lubomirski et l'apparition.

La comtesse Rzewuska, qui vivait surtout de souvenirs, racontait admirablement les histoires du passé, entre autres celle-ci :

J'ai eu dans ma famille un exemple bien frappant d'une douloureuse incrédulité religieuse heureusement suivie d'une éclatante conversion. Mon aïeul, le prince Lubomirski, surnommé le « Salomon de la Pologne », voulut nier son Dieu et son âme, pour se livrer sans frein à toutes les jouissances dont il était entouré ; il commença même, sur cette thèse, un grand ouvrage auquel il consacrait de nombreuses veilles.

Fatigué et agité par ce travail, il poussa un jour sa promenade au delà des limites ordinaires et rencontra une vieille femme chargeant un âne de feuilles sèches et de branches mortes.

— N'avez-vous pas d'autres métiers ? lui demanda-t-il.

— Hélas ! non. Mon mari soutenait seul toute sa famille. J'ai eu le malheur de le perdre, et il ne me reste pas même de quoi payer une messe pour le repos de son âme.

— Tenez, lui dit-il, en lui jetant plusieurs pièces d'or, faites-en dire tant que vous voudrez.

Et il revint sur ses pas, peu attentif aux bénédictions de la vieille femme.

Le soir même, livré à toute l'ardeur de son travail favori, il aperçoit un paysan debout, immobile, en face de son bureau. « Que fais-tu là ? Qui t'a permis d'entrer ? » s'écrie le prince, agitant violemment sa sonnette pour appeler ses gens, et leur reprocher cette inexcusable négligence. Ceux-ci protestent qu'ils n'ont rien vu, et l'aventure demeure inexpliquée.

Le lendemain, à la même heure, même apparition du silencieux et insaisissable visiteur.

Cette fois, mon aïeul n'appela personne. Il jeta sa plume loin de lui, et marchant droit vers le paysan : « Qui que tu sois, malheureux, lui dit-il, que viens-tu chercher ?

— Je suis le mari de la veuve que vous avez secourue, il y a deux jours : j'ai demandé à Dieu la grâce de payer votre bienfait par ces seuls mots : « L'âme est immortelle ! »

L'apparition disparut en même temps, et le prince Lubomirski, appelant en hâte sa famille, déchira devant elle son manuscrit. Ces pages lacérées existent encore.

L'orateur qui prononça l'oraison funèbre de Lubomirski, dans la cathédrale de Varsovie, tenait le fait du prince lui-même ; il le répéta en chaire et il est consigné dans notre livre généalogique.

Prédiction faite avant 1848 à Mazzini et à Mary Lafon.

« Une vieille femme assise auprès du poêle se leva, vint lentement à nous, et, après nous avoir examinés l'un et l'autre en silence, étendit tout à coup la main en disant d'une voix gutturale : « Ce qui a été prédit devait arriver et arrive. Ainsi a dit le Seigneur éternel à Tyr : « Les îles ne tremblent-elles pas au bruit de ta ruine ? Tous les princes de la terre et de la mer descendront de leurs sièges ; ils ôteront leurs manteaux et dépouilleront leurs vêtements brodés d'or et se vêtiront de frayeur, ils s'assiéront à terre et trembleront plaintifs et désolés. »

— Cette femme est folle, dis-je à l'oreille de mon compagnon. — Ne l'interrompez pas, répliqua-t-il avec chaleur, c'est une inspirée, une voyante. Et l'interrogeant, l'œil ardent : — D'où vient l'épée ? demanda-t-il dans le même style biblique. — De France !... — Touchera-t-elle l'Italie ? — Oui, la pointe brille sur Rome ! — Et puis, où la vois-tu ? — A Vienne et à Berlin. — La prendrai-je en main à mon tour ? — Oui, tu seras pape et roi à Rome. — Et moi, dis-je en éclatant de rire à cette prophétie, ne serai-je pas cardinal ? — Toi, tu iras aussi dans la ville des sept collines, la terre t'y engloutira ; mais tu sortiras du sépulcre pour combattre la bête qui a sept têtes et dix cornes, et, sur ses cornes, dix diadèmes. »

(Mary Lafon, *Cinquante ans de vie littéraire*. C. Lévy, p. 224.)

Mary Lafon faillit périr en tombant dans les catacombes. On sait que depuis il fut remarqué parmi les écrivains adversaires du pouvoir de papes.

A TRAVERS LES REVUES

MÉTAPSYCHISME OU OCCULTISME ?

Sous ce titre, M. Charles Richet répond, dans les *Annales des Sciences psychiques*, aux objections que M. Bormann a présentées contre l'emploi du mot « métapsychisme ».

Je répondrai en peu de mots aux remarques, fort courtoises, que M. Bormann m'a opposées à propos du mot métapsychique, et il me pardonnera si je déclare que ses objections ne m'ont pas convaincu.

D'abord le mot Occultisme est-il une heureuse expression ? Eh bien ! sur ce point j'ai une opinion absolument nette ; le mot occultisme est détestable, et c'est même le plus mauvais qu'on puisse adopter. Occultisme veut dire choses cachées : science de ce qui est caché. Une science occulte est une science qui par sa définition même consent à vivre de mystères et veut s'entourer de ténèbres. Or notre intention est précisément de pénétrer ces mystères, de dissiper ces ténèbres, de mettre de la lumière dans cette obscurité, de rendre non occulte ce qui était occulte. Ce serait une singulière idée que d'appeler occulte une science dont on veut faire disparaître le caractère occulte. Plus de lumière ! Voilà quel est notre but : ce qui signifie que nous ne voulons plus de science occulte.

Qu'il y ait dans toute science une partie occulte, ténébreuse, incomprise et peut-être toujours incompréhensible, cela n'est pas douteux, et M. Bormann a raison de l'affirmer. Mais ce n'est pas là, comme il le dit, la meilleure part de la science : c'en est la pire, et notre tâche est précisément de restreindre le plus possible cette région occulte de toute science. L'éther, l'atome, la force, l'énergie, ce sont là autant de choses occultes, dans les sciences précises : et il n'y a pas moins d'occultisme dans la physique, la chimie et l'embryologie que dans la métapsychique ; mais il serait vraiment bien malhabile d'appeler occulte une science dont on veut dissiper le caractère occulte, supprimer le côté mystique et ténébreux, et la rendre rationnelle, normale, explicable.

Ainsi le mot occulte est indéfendable. Voilà pour la première partie de mon argumentation.

Quant à savoir si le mot métapsychique est absolument irréprochable, je serai beaucoup moins affirmatif. Et cependant ce mot n'est vraiment pas trop mauvais, s'il faut en juger par la faveur avec laquelle on l'a accueilli. Il est maintenant universellement accepté en Italie et en Angleterre, comme en France et en Amérique, et même, si je voulais faire machine en arrière et l'arrêter dans son expansion, je crois que ce serait à peu près impossible. C'est là mon châtiment, à moins que ce que ne soit ma récompense.

Le mot métapsychique a des défauts ; il a cependant à à coup sûr deux grands avantages. D'abord il garde une apparence scientifique, tandis que le mot occultisme a un arrière-goût moyenâgeux, peu agréable, qui évoque la cornue des alchimistes et le bonnet pointu des astrologues. Métapsychisme signifie que nous voulons en finir avec cet insupportable cortège de magiciens, mages, pontifes, fakirs, voyants, sorciers, devins et devineresses, chiromanciens, charlatans, tout ce peuple de farceurs auquel s'abandonne un peuple de crédules, bagage encombrant et misérable qui empêche le majestueux développement d'une science nouvelle. Le mot métapsychique est scientifique, et cet avantage n'est pas à dédaigner.

Il ne faut pas, d'ailleurs, comme paraît le craindre M. Bormann, confondre métapsychique et métaphysique. Aristote a appelé métaphysiques les sciences qui viennent après la physique. Métapsychique sera la science qui viendra après la psychologie. Ce sera un chapitre de la psychologie, mais qui en différera complètement.

Le Gérant : GASTON MERY.

Paris. - Imp. J. Gainche, R. TANCRÈDE, Succr, 15, r. de Verneuil.
Téléphone 724-73